

Quand les parcours de vie de footballeurs entrent au musée

L'itinéraire de Jean-Marc Adjovi-Boco en quatre objets

Fabrice Grognet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1195>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1195

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010

Pagination : 158-162

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Fabrice Grognet, « Quand les parcours de vie de footballeurs entrent au musée », *Hommes & migrations* [En ligne], 1285 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1195> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1195>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Quand les parcours de vie de footballeurs entrent au musée

L'itinéraire de Jean-Marc Adjovi-Boco en quatre objets

Fabrice Grognet

Le temps du football amateur

- 1 “Je suis né en 1963 à Cotonou, au Bénin. Mon père était béninois et ma mère était métisse hispano-béninoise. Je suis donc un vrai ‘quarteron’. On est venu en France en 1965, en bateau. Le dernier port que l’on a quitté était au Sénégal, à Dakar. Cela a une grande importance pour moi, car le Sénégal est aussi le premier pays que j’ai visité quand je suis retourné sur le continent africain.”
- 2 Jean-Marc grandit dans la région parisienne. D’abord du côté de Saint-Denis, puis à Orry-la-Ville, dans l’Oise : *“J’ai grandi là avec mes six sœurs et mon frère. On était la seule famille ‘noire’. Toute la famille était sportive et on faisait tous de l’athlétisme, mes sœurs étant même des championnes. Sans l’athlétisme, nul doute que notre intégration aurait été plus compliquée... Mais le club d’athlétisme reposait sur la famille, alors ça aide.*
- 3 *À l’époque, le football n’était qu’un jeu auquel je jouais après l’école, avec les copains, comme tous les petits garçons. Et puis pour mon père, qui était ingénieur, la priorité allait aussi d’abord aux études. À ce moment, le football ne pouvait pas être un métier. C’était juste un jeu.”*
- 4 Après une année en lycée, à Creil, Jean-Marc passe le concours pour entrer dans l’École technique d’Air France où sont formés les techniciens de la compagnie : *“J’ai fait trois ans à l’École technique, où j’étais spécialisé dans les instruments de bord. J’étais passionné d’électronique. Pendant cette période, le football était encore un loisir. Lors de ma dernière année à Air France, j’ai décidé de tenter l’aventure avec la section ‘amateurs’ du Paris Saint-Germain. J’ai joué une année là-bas, mais l’objectif était mes études”.*
- 5 Après son service militaire, Jean-Marc reprend son emploi à Air France : “Je faisais les 3/8 et, en parallèle, je jouais à Creil, en quatrième division, pour le plaisir. On est monté de quatrième en troisième division. On a failli monter en deuxième division mais c’est

Amiens qui est monté. Le club d'Amiens m'a alors proposé de devenir semi-professionnel. Et cela a été le début..."

- 6 Jean-Marc pose une disponibilité auprès d'Air France. Il joue une première saison à Amiens, puis part à Rouen, toujours en deuxième division, avant de rejoindre le club de Tours. Ses performances lui permettant d'envisager sérieusement une carrière professionnelle, il quitte son emploi à Air France et signe au Racing Club de Lens pour ses *"six plus belles années de footballeur professionnel"*.

La rencontre avec les "gens du Nord" et le retour vers les origines africaines

- 7 Adopté par les supporters, le défenseur aux *dread locks* devient rapidement une icône du Stade Bollaert. Au cours des matchs, les supporters des Sang et Or arborent une perruque à l'image de la chevelure "rasta" de leur défenseur et une chanson – *Rasta lensois* – lui est même dédiée : *"J'ai vécu des moments exceptionnels avec les supporters de Lens. Je crois que cela vient d'une attitude. À partir du moment où il y a quelques qualités de sportif et que l'on a une attitude d'ouverture, les choses se passent bien. Je n'ai jamais connu de problème d'acceptation. Après, c'est l'homme qui est derrière le joueur qui est apprécié ou pas, pas forcément parce qu'il est noir."*
- 8 *Le racisme existe au sein du football, il ne faut pas se le cacher. Mais j'ai surtout été témoin de tentatives de déstabilisation de l'adversaire. On utilise une couleur de peau et l'on appuie là où ça fait mal, mais dans 80 % des cas, il s'agit plus de provocations que d'un véritable racisme. Au Royaume-Uni, un comportement ou des propos racistes sont vivement condamnés. Là-bas, le racisme est vraiment inacceptable, beaucoup plus qu'en France."*
- 9 "Mascotte" du club, Jean-Marc lie également de profondes amitiés avec ses coéquipiers. Et au cours de discussions avec Babacar M'Baye, à Amiens, avec Bernard Lama, Roger Boli, Jules Bocandé ou François Oman-Biyik, ses coéquipiers au RC Lens, Jean-Marc renoue avec ses racines africaines : *"On parlait toujours de l'Afrique. Ils m'ont fait revivre, ressentir, toutes ces odeurs, toutes ces musiques, cette culture africaine. Avec Babacar M'Baye, après l'entraînement, on partait chez lui, et c'était l'Afrique au cœur d'Amiens. Cela a été ce qui a un peu réveillé en moi tous ces souvenirs de l'Afrique. J'ai retrouvé mes racines, tout simplement. Et en 1992, avec Roger Boli je suis parti en vacances au Sénégal. Cela a été un déclic. Chaque année, je suis reparti en vacances en Afrique. Je ne voyais pas la suite de ma vie sans faire quelque chose pour ce continent. Pas forcément pour le Bénin, mais pour le continent."*
- 10 Ce *"retour aux sources"*, ainsi que l'établissement d'un régime démocratique au Bénin, l'incite à prendre la nationalité béninoise alors qu'il achève sa carrière de joueur au club d'Hibernian, à Édimbourg. Jean-Marc Adjovi-Boco devient ainsi le capitaine de l'équipe nationale des *"Écureuils du Bénin"*.

Après la carrière, l'engagement

- 11 Dès cette période, Jean-Marc commence à penser à *"l'après-carrière"*. À travers ses discussions avec Bernard Lama, Pap Diouf ou encore Saër Seck, il envisage de rester dans le monde du football, avec l'envie conjuguée de *"faire quelque chose"* pour les jeunes et pour l'Afrique. Sans le savoir véritablement, c'est le projet *"Diambars"* qui commence à se dessiner : *"Peu à peu, les choses se sont mises en place. Je suis revenu en*

France en 1999 et j'ai repris des études à l'École supérieure de commerce de Lille. À partir de ce moment, j'ai consacré mon temps à la mise en place du projet qui est aussi devenu le sujet de mon mémoire de fin d'études en 2001. Le projet associe le sport et les études, car je ne pouvais concevoir de former des jeunes sans inscrire cette partie éducative. Mais pour construire pour l'avenir, il faut aussi fédérer les joueurs africains, au-delà de l'idée convenue de la 'solidarité africaine'. Il faut se dire que nous ne sommes pas seulement des joueurs qui tapont dans le ballon. On a la chance – quand on arrive à un certain niveau – de représenter quelque chose pour pas mal de gens. Le foot a un réel pouvoir et ce pouvoir, il faut l'utiliser à bon escient. Quand on voit le poids du foot sur le continent africain et que l'on sait que l'éducation pourrait être un moyen de développement, l'équation est vite faite.”

- 12 Mais, comme le souligne le tee-shirt représentant le “pavé du nord”, posé comme pierre fondatrice à l'Institut “Diambars” de Saly en mai 2003, ce projet scelle aussi les liens entre Jean-Marc et le Nord-Pas de Calais, partenaire du projet : “J'ai toujours eu pour habitude de comparer l'équipe de foot à la société. Et dans cette comparaison, je trouve que le Racing Club de Lens est une terre d'accueil – à l'image de la région Nord-Pas de Calais – une vraie terre de travail, des valeurs de solidarité. Pour moi, ce sont toutes ces valeurs que j'ai essayé de transposer dans le projet ‘Diambars’. Les racines de ce projet sont dans le Nord-Pas de Calais, même si le baobab [logo du projet] pousse sur le continent africain, les racines sont là-bas, les valeurs sont là-bas. Et ce sont des valeurs que mon père m'a inculquées et que j'ai retrouvées dans le Nord-Pas de Calais. On en a souvent parlé avec Bernard [Lama] : ce projet ne pouvait pas naître en dehors du Nord-Pas de Calais.”

Construire sa personnalité au-delà des identités supposées exclusives

- 13 À l'image de l'exposition, le parcours de Jean-Marc Adjovi-Boco invite donc à penser les “identités” en termes de “construction continue” et non comme des entités figées et immuables, voire exclusives : “Je pouvais prendre la nationalité béninoise à 18 ans. Mais la nationalité n'a jamais été un problème pour moi. Je suis né au Dahomey, une ancienne colonie française et j'ai donc la nationalité française. Certains se posent la question de savoir s'ils sont blancs ou noirs, alors que je me suis toujours dit que j'avais eu la chance d'être l'un et l'autre. Pour moi, cela a toujours été une richesse et surtout pas un handicap. Mon père – qui était toujours un peu en révolte – nous avait dit : ‘Si vous voulez réussir, il faudra faire plus que les autres, parce que vous êtes noirs’. Ce n'est pas normal, mais c'est un fait. J'ai été élevé avec cette approche, mais aussi avec celle de ma mère, qui était assistante sociale, basée sur l'écoute des autres et la compréhension.
- 14 Ce que je trouve dommage, c'est pourquoi nous demander, quand on a la chance d'avoir des origines diverses, de choisir ? On se construit, on est une somme de rencontres. Aujourd'hui, quand je parle de l'Écosse, j'en suis fou de ce pays. De son passé, de son histoire aussi. J'ai construit ma vie, ma personnalité au travers de la chance que j'ai eue de naître au Bénin, avec tout cet apport culturel que mon père m'a inculqué. J'ai eu la chance de vivre en France, en Écosse, avec toutes mes rencontres. Dans tous les clubs où je suis passé, le plus important a toujours été les rencontres. À Édimbourg, j'allais dans les clubs de supporters. Pas pour me montrer, mais pour apprendre l'histoire du club. Cela a été la même chose à Lens. En Écosse, cela a été une relation, avec les supporters, presque aussi forte qu'à Lens. Je pense que pour donner tout ce que l'on a, en tant que footballeur, il faut savoir avec qui on est, avec qui on travaille, l'histoire du club, de la ville, de la région. Il est dommage de passer à Lens sans connaître son

passé. Quand on le connaît, on est vraiment dans un rapport – avec le club, avec les supporters – différent. Quand on porte des couleurs, ce n'est pas anodin. On joue pour le maillot.”

NOTES

1. Du 26 mai au 17 octobre 2010 à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.
 2. Voir à ce propos : Christian Bromberger, “Football, l'exaltation des identités, l'expression d'une vision du monde”, *L'Ena hors les murs*, n° 401, mai 2010, pp. 30-32.
-

RÉSUMÉS

La préparation de l'exposition “Allez la France ! Football et immigration : histoires croisées¹” a été l'occasion de rencontrer plusieurs personnalités du football afin de constituer une collection inédite d'objets et d'archives autour du rapport social liant football et immigration. À bien des égards, cette exposition fait en effet la part belle aux acteurs mêmes de cette histoire, à leurs “parcours de vie”, cherchant, au-delà des performances sportives, les logiques personnelles et les questionnements identitaires que ne manque pas d'engendrer la pratique du football, propice à l'exaltation – voire à l'exacerbation – des identités². Parmi ces figures marquantes du sport français, Jean-Marc Adjovi-Boco, ancien joueur franco-béninois et actuel président cofondateur de l'association “Diambars”, a accepté de revenir sur son parcours et de prêter, le temps de l'exposition, quelques objets “témoins” retraçant sa carrière de joueur et son itinéraire d'homme.

AUTEUR

FABRICE GROGNET

Ethnologue, chargé de mission au Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration, CNHI